

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Départements :

1 fr. par semestre

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

PARTIE OFFICIELLE

LA GRANDE BANNIÈRE DE ST-JEAN

M'sieu le Rédacteur,

Depuis l'autre jour qu'on a changé la grande bannière de St-Jean gn'y a une révolution du guiable dans tout le quartier ; on est tout sens dessus dessous de la rue des Prêtres jusqu'au Garillan, et que gn'y a de quoi. Mais ça n'en a fait dire tout plein de bêtises à un tas de journalistes que connaissent rien aux affaires et que veulent toujours y esplaner à leur idée ; de particuyers qu'ont jamais été pour rien dans les processions, et que se donnent d'air d'en parler.

Faut finalement faire finir tout c'te escandale et dire pourquoi que gn'y a l'œu ce changement de pillandre à la cathédrale ; j'y peux ben savoir mieux que tous les autres, puisque c'est moi qu'ai porté la grande bannière pendant pus de cinquante ans de père en fils, je sis assez connu de partout

pour qu'on s'en rapporte. On aurait ben de quoi chercher avant de trouver un mami si fort que moi, et je voudrais ben voir qui-là que se chargerait de me donner un dementi, je sais ça que je sais, et si qu'qu'un dit que c'est pas vrai je tape dessus, gare de devant !

Pour en revenir à note affaire, faut savoir qu'on a mis à la place de celle-là d'autefois une aute bannière pas pus grande qu'un muchoir de poche, à cause qu'on trouvait pus personne pour la porter. C'est que fallait en avoir de commodos solides, au lieu qu'à présent qu'on fait tout à la vapeur et à la tricité, les gones sont molasses comme de tripes. La preuve, c'est qu'on a déjà été feurcé de faire aller la grosse cloche de Saint-Jean avè la machine, pace que les anciens que la mettaient en branle commençient à se faire vieux, et que les nouveaux se fesient de forçures à tirer la maille, y aurait fallu en mettre le double ; ben vrai qu'elle sonne pas rien si ben, mais aussi ça n'aurait trop coûté.

Eh ben ! c'est franc la même chose pour la bannière : a c't'heure que les modères et les crocheurs sont finis, on pouvait pus la chiner, et gn'y a fallu une remplaçante que n'a été faite à Muniche à cause que le commerce de la canuserie s'en va

tout à la decise comme qui-là des bateaux, et que nous ons plus de bons ovriers comme de mon temps.

V'là toute l'histoire de l'affaire, et pour vous faire voir que c'est pas de blague et que je m'y connais, c'est que les images qu'on y a mis dessus y racontent tout en plein.

Y z'y ont tiré note vieux lion en defiguration, tout efflanqué, maigre comme un hareng sauret, avé une langue d'une demi aune que l'y sort de la gueule et le poil tout à la rebrousse, y n'est tombé au beau milieu d'un nid de muches tantarines que ly sont toutes après à le licher et on le voit que se démène des arpions et de la queue pour se dépatrouiller de ces insèques que le déchicottent, aussi y a pas plan, y semble quasiment tout esquiné et on voit ben que si ça contenue, y tombera bientôt en étié et fera sa crevaillon finable. C'te peinture est manquement la vrai ressemblance de note état de situ ation, maintenant que nous sos rongés par toutes sortes de misères et de charognerie, de regrattiers, de piqueurs d'once, de chemins de fer et des muches qu'ont z'œu en privilège toute seule la parmission de noyer le monde en Saône. Ça n'est arreprésenté sus la bannière si bien, nom de nom, que ça vous fait re-

FEUILLETON de la MARIONNETTE

QUESTION D'ARGENT

Le milliard de la Banque. — Oh ! que je m'ennuie ici. Rester ainsi des mois et des mois sans bouger, livré à mes tristes réflexions, c'est passablement dur quand on a été habitué à circuler sans cesse.

La Bourse. — Ce n'est pas ma faute, certes. Je vous ai fait assez marcher, je crois, et rien ne vous empêche de me suivre encore.

Le milliard. — Bien obligé, je sors d'en prendre, ma belle ; c'est précisément parce que vous avez voulu me faire aller trop vite et trop loin ; vous m'avez légèrement écorné et j'ai trop accroché ma tunique aux ronces du chemin.

La Bourse. — Bah ! vous n'avez pas su vous retourner, voilà tout.

L'Emprunt. — Attendez donc un peu, brave homme, je vais vous dérouiller un peu les jambes, moi, je vous entamerai un peu.

Jean Budget. — Merci, ne vous pressez pas tant, c'est encore moi qui serai forcé de vous porter et j'en ai déjà le plein dos de vos emprunts, vous n'ignorez pas que c'est moi qui en définitive supporte tout et j'en ai ma charge. On m'a fait avaler tant de canons petits et

grands, on m'a tellement surchargé que j'ai grand'peine à me tenir debout et je ne trouve plus de portes assez larges pour passer. Et puis le concierge me voyant accablé de si lourds fardeaux, ne veut pas me laisser entrer dans la maison.

Giacomo Budget. — Allons donc, vous ne savez pas vous arranger, confrère. La charge aussi me paraissait lourde, et bien, je me suis un tantinet allégé. Une petite conversion à gauche ou à droite et on pénètre quand même. Il y a des gens un peu écorchés qui crient, mais on les laisse faire.

Le 5 0/0 italien. — Per Bacco, c'est évident, vous voyez bien que ça ne m'empêche pas de grandir.

La rente française. — Vous êtes peu scrupuleux sur les moyens, mon petit.

Le 5 0/0 italien. — Oh ! ne faites pas votre Sophie, vous avez eu vos mauvais jours, et priez M. Magne qu'ils ne reviennent point.

Le papier-monnaie. — Vous êtes tous des niais ; imitez-moi ; petit à petit, je fais mon chemin, je coûte peu à mes parents et ceux qui m'ont adopté sont enchantés de moi.

Le milliard. — Parce que je n'ai plus voulu rester chez eux : j'étais mal vêtu, mal nourri et on m'accablait d'une besogne au-dessus de mes forces, ou indigne de moi. Vous, vous êtes peu consciencieux et l'on vous fait faire ce que l'on veut.

La Bourse. — Oh ! là, là ! Attendez que je ne sois plus là pour faire de la morale, mon cher. Je vous connais et sais ce dont vous êtes capable. Je pourrais vous citer les consciences, les filouteries, les pots de vin, les mauvaises actions que vous représentez. Vieux suborneur, si vous vous reposez maintenant, c'est que vous avez peur, vous êtes lâche, mais si vous flairiez quelque

frissonnerie, quelque crédit mobilier, on vous verrait bien vite mettre le nez hors de votre cave.

Le crédit mobilier. — Paix aux morts, je vous prie, laissez-moi enterrer tranquille.

Le denier de St-Pierre. — Un petit sou, s'il vous plaît ?

Tous. — Que nous veut ce mendiant ? Nous n'avons pas de monnaie. Allez demander plus loin, à votre âge on travaille. Adressez-vous aux bureaux de bienfaisance ou aux ordres religieux, qui font de bonnes affaires.

Jean Budget. — Oh ! mes amis, que je suis fatigué : je me soutiens à peine et je crois que je vais succomber sous le poids de tant de millions. Voilà déjà bien longtemps que je souffre en silence, mais c'en est trop à la fin ; je meurs si on ne vient à mon secours. Je n'y vois plus... mes jambes flageollent... je ne me sens pas bien... (Il s'évanouit).

Giacomo Budget. — Je reconnais ces malaises, c'est l'effet des chaleurs ; tous les ans à la même époque il y est sujet, ça fortifie sa constitution, mais si par hasard, il ne revenait pas bientôt à lui, venez me chercher, mes docteurs le soigneront.

Le milliard. — Cette petite scène m'a distrain un instant, mais c'est égal, je m'ennuie crânement, et il est temps que je me remette au travail, fut-ce pour le roi de Prusse.

M. Chassepot, dans le lointain. — Qui veut des fusils, par là haut ? petits fusils, petits canons, rien à acheter par là haut ?

Le denier de St-Pierre. — Un petit sou, s'il vous plaît.... Tiens, plus personne ; je n'ai pas fait mes frais aujourd'hui.

ROB-ROY.

gret de voir un si beau animal mangé tout vivant comme ça, par c'te saloperie de varmines que ly sont après et ça donne de z'idées de ly venir au secours.

Ah! cristi, on sent ben qu'y sont pas borni-classes ceusses qu'ont maginé c'te frime, ah! c'est que les chas-moines de St-Jean sont de malins, allez, je les ai fréquentés dans le temps, y connaissent la rebrique les gaillards et quand même qu'ont leur couperait le batillon, y trouveriont ben moyen de se faire entendre tout de même.

N'empêche que c'est embêtant de plus revoir c'te grand'bannière avé note lion ben portant et solide, droit sus ses quilles et fesant la gnaque au monde, c'est humilant de se penser que n'y a pus de crânes comme autefois dans les lyonnais et que la canuserie et la navigation sont en plein finies.

Comme gn'aurait de pilleraux que pourriont dire que c'est pas vrai, je m'en vas siner de mon vrai nom, on se rappelle encor de moi au port St-Paul, je sis t'un vrai enfant du sabre et les mams que s'hazarderont de dire à l'incontraire de moi, je m'en charge, y n'ont qu'à venir me trouver, y demanderont celui que s'appelle

CASSETOUT dit ASQUE.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

— Dans les régions non officielles, on prétend que les chiens enragés qui désolent Oullins et St-Genis, ont donné les premiers signes d'hydrophobie à la suite de la lecture de la pétition au Sénat des quinze habitants d'Oullins contre la bibliothèque de cette cité.

— Il résulte de nos informations particulières que la température est telle dans la salle du corps Législatif qu'on a craint un instant que la discussion soit étouffée par la chaleur.

— On sait que le nègre armé d'un grand sabre qui accompagnait la reine Fatouma, a pour mission de décapiter les poulets destinés à la table de cette majesté.

Mais il est faux que ce fonctionnaire ait tranché la tête de M. Max Grassis, qui est cependant le coq du journalisme lyonnais.

— L'approche des élections rallumant le zèle des candidats, on croit que la plupart de nos députés feront établir des fourneaux dans toutes les rues, l'hiver prochain, afin de chauffer les électeurs.

On a toujours tort de ne pas lire les journaux ennuyeux, de temps en temps on y rencontre des choses intéressantes.

C'est ainsi qu'en parcourant, il y a quelques jours un numéro de la *Gazette médicale* du 14 juin dernier, nous avons découvert dans le *Compte-rendu des travaux de la Commission générale de l'Association des Médecins du Rhône* une petite diatribe dirigée insidieusement contre la *Marionnette*.

Figurez-vous que cette brave Association avait eu un moment l'intention de nous intenter un procès à l'occasion des portraits de médecins de notre ville publiés dans notre journal vers la fin de l'année dernière.

Voici, du reste, le petit morceau de littérature rédigé

à cette occasion par M. Duviard, médecin, adjoint au Maire de la Croix-Rousse et secrétaire général de la *Commission générale de l'Association*:

Dans les derniers mois de l'année dernière, le corps médical lyonnais s'est vu en butte à des attaques scandaleuses en présence desquelles il nous était impossible de rester indifférents et muets: une feuille hebdomadaire, en quête de ressources pour captiver la curiosité de ses lecteurs, n'a pas craint de publier les noms de la plupart des médecins de notre ville, en déversant sur chacun l'insulte et le ridicule.

C'était avant la loi sur la presse, et le mur de la vie privée n'avait pas encore atteint cette respectable hauteur qui lui a été donnée depuis. Nous n'hésitâmes pas cependant à proposer de poursuivre l'éditeur responsable de ces grossièretés ennuyeuses. Notre judiciaire conseil, M. Rougier, vint à propos éclairer notre ignorance et réprimer notre zèle. Une diffamation ne peut donner lieu à une poursuite qu'autant que la plainte est portée par celui qui en est l'objet. Une personne morale comme une personne civile peut être attaquée et a le droit de se défendre, mais l'Association des médecins du Rhône, personne morale elle-même, n'avait pas été attaquée et ne pouvait pas poursuivre au nom de personnes civiles individuellement diffamées.

En présence d'une telle distinction, avec la certitude qu'il répugnerait à chacun d'intenter une action personnelle pour la réparation de griefs qui puisaient surtout leur gravité dans leur ensemble, votre Commission a adopté la proposition d'adresser au parquet une lettre au nom de l'Association pour appeler son attention sur ces audacieuses attaques et obtenir qu'il en empêche le retour. Il est juste de dire que cette démarche a été accueillie avec la plus grande faveur. La lettre écrite par M. Tavernier a donné lieu à une réponse des plus flatteuses et sera conservée pour être utilisée s'il en était besoin.

Peut-être nous trompons-nous, mais il nous semble que le secrétaire général de l'Association générale des Médecins du Rhône se montre un peu plus grossier vis-à-vis de nous que nous ne l'avons jamais été à l'endroit d'aucun des membres de ladite Association.

Nous serions curieux, dans tous les cas, de savoir au nom de quel médecin insulté l'Association en question nous eût intenté un procès en diffamation? Aurait-ce été par hasard au nom de Messieurs les docteurs Pillet, Ollier, Vallette, Desgranges, Gaillaton, Delore, Berne, Diday, Chauvin, etc. dont nous nous sommes plu à signaler le mérite et le talent?

Ce que le rédacteur du compte-rendu appelle le *Corps médical lyonnais* ne consistait-il pas simplement dans quatre ou cinq individualités que nous ne serions point embarrassés de citer et dont la susceptibilité a été trop prompte à s'éveiller.

Voyons, M. Duviard, la main sur votre écharpe d'adjoint, n'est-ce pas là la vérité pure?

Cessez donc d'entretenir une équivoque qui ne peut trouver créance que chez les gens de mauvaise foi.

Jamais il ne nous est venu à l'idée de bafouer ou d'insulter, comme vous le dites, le *Corps médical lyonnais*, dans lequel nous comptons et des amis et des hommes dignes de toute notre estime.

Et si M. Rougier, votre judiciaire conseil qui n'est pas suspect de tendresse pour la *Marionnette*, — est venu éclairer votre ignorance et réprimer votre zèle — c'est qu'il avait trop bien compris que dans cette circonstance tout le Corps médical lyonnais se réduisait à MM. *** tenez, vous avez le nom sur la langue.

Et maintenant, digne secrétaire général de l'Association générale des médecins du Rhône, avant d'accuser personne d'attaques scandaleuses, d'insultes grossières, n'oubliez pas qu'une excellente étude à faire, est celle du Code des gens bien élevés.

CUJAS

Lettre à un siffleur

Mardi soir, à la première de *Geneviève de Brabant*, Monsieur, — qui m'êtes inconnu, — vous avez troublé cette petite fête de l'intelligence par un coup de sifflet intempestif.

Tout se passait à merveille avant votre malencontreuse manifestation: — mollement bercé par les murmures laudatifs des Romains, le public savourait les inepties de la pièce d'Offenbach; il y avait bien ça et là, un peu partout même, certaines choses... roides, mais bast! les femmes honnêtes et autres avaient des éventails et les jeunes filles faisaient semblant de ne pas comprendre; tout allait donc pour le mieux, quand vous êtes venu, esprit morose et grincheux, jeter la perturbation dans la corporation romaine du parterre.

Votre téméraire coup de sifflet a même failli vous être fatal, car la claque, dans sa vertueuse indignation parlait de vous expulser de la salle, — je dois ajouter que « le monde comme il faut » du parquet et des fauteuils était un peu de cet avis-là: — le sifflet est inconvenant, sachez-le Monsieur, un homme de bonne compagnie ne doit pas siffler; il est de bien meilleur ton de sourire finement et de faire craquer ses gants bismarck, lorsque par exemple, Sifroy s'écrie: — *J'ai levé la femme à Golo!*

On aime la satire écrite et non la satire en action; — ainsi les folliculaires moralistes, à qui le prix de leur copie sur la démoralisation du théâtre sert à entretenir une sylphide dont les pirouettes ont moins de légèreté que les mœurs, — ces moralistes sont fort goûtés et écoulent lucrativement leurs anathèmes de commande, mais les siffleurs honnêtes et sincères sont honnis.

Enfin, Monsieur, j'aime à croire que votre manifestation de l'autre soir n'était qu'une étourderie, une erreur qui ne se renouvellera pas. — Sans doute vous avez été prévenu par des esprits faux; — on vous aura insinué que la Censure parisienne n'est pas d'une admirable logique quand elle interdit l'immoral *Ruy-Blas* et qu'elle tolère la vertueuse *Geneviève de Brabant*, — que les pièces Offenbach et Cie infectent le théâtre contemporain, qu'il ne serait que temps d'écheniller en brûlant ces parasites dangereux, — que les acteurs dégradent et amoindrissent leur talent, et les spectateurs leur dignité, les uns en interprétant et les autres en applaudissant ces œuvricules malsaines, etc.

Laissez-là, Monsieur, ces pessimistes systématiques, hostiles aux progrès de notre littérature; — gardez-vous de réclamer, inutilement du reste, les drames séditieux d'Hugo, et venez plutôt applaudir la prose poétiquement imagée de *Geneviève*; si vous êtes père de famille, amenez-y vos fils et vos jeunes filles: les calembours de Pétterpip leur formeront l'esprit et le cœur, n'en doutez pas.

Mais, pour l'amour d'Achille, ne sifflez plus; — songez que la meute des petit : journalistes parisiens poursuit de ses quolibets notre réserve et notre manque d'enthousiasme à l'endroit de certaines de ses pièces favorites: — M. Prével n'a-t-il pas qualifié notre ville de « pudibonde » pour avoir sifflé les *Petits-Crevés*?

Au panier des vieilles modes les productions sérieuses, les drames qui finissent mal! — Offenbach est la réaction. — Quand la *Marseillaise* nous emb... nuiera, ce qui ne peut tarder, le maestro nous fabriquera des airs nationaux beaucoup plus gracieux, et qui inviteront les citoyens à former, non des bataillons mais des quadrilles.

Je pense avoir assez prêché pour votre conversion, siffleur endurci. — Soyez de votre époque: aujourd'hui les pointes de Desgenais sont émoussées et font bâiller comme des alexandrins classiques, le fouet de la Satire s'est usé vainement à cingler les blêmes gandins éponimés et les filles de plâtre, et la lanterne de Diogène, quand elle n'est pas sous le boisseau censorial, est un soleil trop aveuglant pour nos yeux malades.

Laissez-donc nos spirituels vaudevillistes couronner de roses et de carton peint les héros antiques et leur faire danser le cancan sur la scène, et sachez gré aux Schneider de la plastique, de vouloir bien gazer leur chahut d'une feuille de vigne exiguë et transparente.

Le temps est proche, croyez-moi, où l'on mettra le *Décameron* de Boccace au théâtre et où nos compositeurs et librettistes choisiront leurs héroïnes parmi les « belles et honnêtes dames » de Brantôme! — Ce jour-là, la France n'aura pas assez de lauriers pour orner

leurs têtes chauves, — et tout le monde sera chef de claqué...

En attendant ce nouvel âge d'or, laissez-moi, Monsieur et courageux siffleur, serrer votre main, libre parmi les battoirs vénals qui pullulaient, mardi dernier, aux Célestins.

EMILE ORY

O TEMPORA O MUROS

(Suite)

Mur de Cora Pearl.

Ce mur qui ne met que peu ou prou à l'abri des lorgnons indiscrets la vie privée (de privations) de cette fringante centauresse anglaise, est une élégante banquette irlandaise en gazon, — je veux dire en gaze, — enclavée entre deux rivières... de diamants et que l'on ne parvient à franchir qu'à l'aide d'un bond... sur le trésor.

Jadis la vie privée de notre cascadeuse turfiste était ouverte à tous les vents; mais un jour certain prince voulut qu'on l'a murat, et le mur coquet qui l'enclot aujourd'hui fut, peu de temps après, par l'africain ben Gali fait.

Mur de M. Glais-Bizoin.

Commencé depuis soixante ans et plus, ce mur ne sera, très probablement, jamais terminé, attendu que les travaux en sont à chaque instant interrompus par le célèbre interrupteur lui-même.

Mur du V^{te} Henri de Rochefort-Luçay.

Ce mur est construit tout en pierres; — ces pierres sont de celles que l'on jette d'habitude dans le jardin du prochain.

Dans le haut du mur est plantée une tringle en fer qui ressemble fort à un fleuret: — à cette tringle est accrochée une lanterne rouge.

Cette lanterne a déjà fait jeter des hauts cris à bien des gens, — mais la lanterne de Rochefort est une lanterne sourde.

On voit rôder sans cesse depuis quelque temps autour du mur en question, un magnifique chien noir qui pourrait bien répondre au nom de Néro; à chaque minute cet animal s'approche du mur, fait face en arrière, lève une de ses pattes et... murmure les mots suivants:

« Ta lanterne, ô vicomte de Rochefort! n'est qu'une de ces vessies dont on fait les vastes blagues. »

S. TRABAN.

A propos de l'affaire Chorinsky

Le comte Chorinsky a été condamné à vingt ans de travaux forcés. Il paraît que le Jury a penché du côté de l'opinion des docteurs Morel et Shaus qui déclarent que l'accusé ne jouit pas de la plénitude de ses facultés mentales.

Mais pourquoi condamner un homme qui n'a pas la conscience de ses actes.

Les jurés ont du délibérer ainsi: Cet homme est un meurtrier, il mérite la mort. — Mais il est in-sensé. — Pas tout-à-fait. — Voyons, cherchons la

moyenne; est-il assez fou pour ne mériter que vingt ans de travaux forcés. — Oui. — Eh! bien c'est décidé, allons pour vingt ans.

Ce qui veut dire qu'il y a des fous taxés pour crimes à dix, vingt, trente ans de travaux forcés, selon le degré de folie, soit: des fous, des demi-fous, des tiers de fou, comme il y a des cruches, des demi-cruches, etc.

Un accusé comparait en cours d'assises.

Le Président. — Accusé, vous avez empoisonné votre femme, qu'avez-vous à dire pour votre défense?

L'accusé. — D'abord, ma femme m'ennuyait, et puis je vas vous dire, je crois bien que je suis un peu fou?

Le Président à l'expert. — A quel degré cet homme est-il fou?

L'Expert. — C'est ce qu'on appelle en France une folie douce, demi-folie, 90 degrés.

Le tribunal penche du côté de l'opinion de l'expert et condamne le prévenu à vingt ans de travaux forcés.

Ce système ne manque pas de charmes: sans parler de la petite satisfaction d'amour-propre qu'éprouve un accusé quand un docteur en renom dit à ses compatriotes: « Vous l'aviez cru méchant. Pas du tout, c'est une bonne tête, mais il est un peu fou ». — Il y a encore un autre avantage.

Que dans vingt ans, le comte Chorinsky sorte de prison et renouvelle ses jeux innocents, il est fou breveté par le Jury, sa défense est prête. Le condamnera-t-on à vingt ans? Il y a récidive. — A perpétuité? Il est fou. Le mettra-t-on dans une maison de santé? Ce serait avouer qu'on aurait dû commencer par là.

Ah! si j'étais le comte Chorinsky, je rirais bien dans ma prison de l'embarras que je promettrais de causer à cet honnête Jury.

MINOS

MODÈLES DE LITTÉRATURE

I

MODÈLE DE ROMAN-FEUILLETON

PHILOXÈNE

OU

LE CURE-DENTS RÉVÉLATEUR!!

Ananké en 13 parties

NOTA. — L'administration du journal garantit au lecteur, — dans chaque partie de ce roman à sensation, — au moins trois horribles forfaits, — 7 meurtres ordinaires et une douzaine de crimes accessoires.

Moyennant un supplément de 2 fr. par trimestre, les abonnés auront droit à un épilogue, confectionné spécialement pour eux, et qui contiendra un INCESTE hors ligne, entouré de PARRICIDES de premier choix.

PREMIÈRE PARTIE

Contente-toi de grincer les sinnes, mais si la roussaille clapote, chourine chourine! — et ne laisse pas de résiner sur le trimar.

(Maximes choisies) PAPAYOINE.

I

LES DISTRACTIONS DE PHILOXÈNE

Philoxène naquit au 3^e étage au dessus de l'entresol, d'une mère française et d'un père auvergnat qui était ler fifre au théâtre des Déplacements plastiques.

Philoxène, lorsqu'il vint au monde, avait déjà neuf sœurs, jumelles, belles comme le jour, qui travaillaient chacune sur une machine à coudre: ce qui faisait dix-huit sans le compter.

Le père de Philoxène fit donner une éducation princière à son fils qui montra dès l'âge le plus tendre les plus brillantes dispositions.

A cinq ans, il connaissait toutes les langues, depuis le Javanais jusqu'à la langue roulée; — il taillait des coques d'amandes en formes de lapins, qui faisaient la joie de ses sœurs et la tranquillité de ses parents.

A l'occasion de sa vaccination, il composa la polka des Girouettes, dédiée au prince Bilboquet X qui lui envoya en témoignage de sa satisfaction, une magnifique épingle à cravate en bismuth, d'une longueur de 58 centimètres. — Philoxène se mit alors à composer des polkas pour tous les souverains d'Europe, et au bout de quelques mois, il se vit, à peine âgé de 9 ans, à la tête de plusieurs quintaux d'épingles à cravate.

Un jour que Philoxène, accoudé sur l'appui de sa fenêtre, jouait la Marche des Croisés sur la guitare de ses pères, un camelot à l'aspect étrange passa dans la rue en criant: cure-dents! dix centimes le paquet!

Philoxène tressaillit, et déposant sa guitare, il traversa le vestibule à pied sec et vint trouver son père.

— Mon père, dit-il, prêtez-moi dix centimes pour faire le jeune homme.

— Non, répondit le père, avec le sourire perspicace de l'homme qui connaît le cœur humain, tu veux acheter un paquet de cure-dents pour l'offrir à cette petite grue d'Amanda...

— Alors vous refusez? rugit Philoxène.

— Carrément, répondit le père, avec énergie.

Philoxène contrarié tira son épingle à cravate, de 58 centimètres, et la plongeait tout entière dans le sein de son père qui tomba sur sa descente de lit, sans pousser un seul ut de poitrine.

Au bruit de cette chute, les neuf sœurs de Philoxène, qui faisaient de la tapisserie dans la caisse d'horloge, — vu l'exiguïté des appartements, — accoururent.

Quel spectacle s'offrit à leurs yeux!... (bis)

A la vue de leur père!... gisant!... baigné!... dans une mare, dans une mare de... SANG!!!! — les neuf sœurs se mirent à épiler leurs faux-cheveux et à chanter la romance du Saule, en signe de désespoir.

Philoxène vexé de cette intervention se disposa à poignarder ses sœurs, mais comme c'était un garçon d'ordre qui n'aimait pas à assassiner plusieurs personnes à la fois, il alla chercher neuf épingles à cravate, présents royaux, et neuf plaques de liège, — après quoi, il donna des numéros d'ordre à ses 9 sœurs, les épinglea chacune à leur tour, sans faire de passe-droit, les piqua sur ses planchettes de liège, et rangea les 9 cadavres en hémicycle.

Cela fait, il fixa sur le dos de la plus âgée de ses sœurs jumelles, une pancarte avec ces lignes:

COLLECTION DE COLÉOPTÈRES

- « Je lègue cette collection au musée d'histoire naturelle de ma ville natale; ce sont mes sœurs, — qu'on les mette dans la vitrine des hannetons, et qu'on les époussete souvent; c'est mon dernier vœu.
- « Défense à mes concitoyens de déposer une statue contre ma mémoire? »

« FEU PHILOXÈNE »

Puis cette affreuse canaille se mit à dépeupler les armoires paternelles, et après avoir dissimulé le linge précieux qu'il ravit dans une paire de gants 9 3/4, il quitta son toit sanglant, en sifflant la symphonie pastorale d'Hervé.

Il s'arrêta chez la marchande de tabac du coin pour acheter un papier à cigarettes; la buraliste en le voyant entrer s'écria:

— Ciel! Monsieur Philoxène, vos guêtres sont toutes rouges.

— Faites pas attention, répondit Philoxène avec l'aplomb qui lui était inhérent, c'est du raisiné et pas aut' chose; ma mère fait ses confitures d'abricots, alors j'ai sombré dans un pot de raisiné, vous comprenez?...

Et ce grand cynique, ayant rallumée sa cigarette qui s'était éteinte, et remonté son vélocipède qui s'était éteint, disparut dans l'immensité... à gauche...

La suite au 1^{er} poteau-indicateur.

EMILE ORY

A TRAVERS LA SEMAINE

Une femme portant un des plus beaux noms de l'humanité, celui de Parmentier, l'inventeur pour ainsi dire de la pomme de terre, végète au milieu de nous dans le plus complet dénûment. La nièce de cet homme de bien, dont l'initiative et la persévérance ont contribué à empêcher peut-être des milliers d'êtres à mourir de faim, est réduite à la plus grande misère. Triste! triste!

En attendant, ouvrons des souscriptions, élevons

des monuments de 60,000 francs à nos administrateurs !

Il n'y aurait donc pas, au milieu des deux milliards du budget, entre les Chassepots et les émoluments de nos gouvernants, un petit coin, quelques parcelles des contribuables pour soulager une telle infortune ?

Décidément les journaux démocratiques ont du mal à venir au monde et à vivre à Lyon.

L'*Avenir démocratique*, après un numéro-spécimen, a passé. *Le Réveil* s'est endormi avant de naître. Voici venir *la Discussion* ; qu'un bon vent enfile ses voiles, que les orages de la discussion ne la fassent pas sombrer !

L'Exposition annoncée pour 1869 dans notre ville est déjà close et renvoyée à une époque plus ou moins éloignée. Le temps de faire quelques douzaines de rapports, quelques centaines de projets, d'études, de démarches de tous côtés, d'organiser des commissions, sous-commissions, de nommer des directeurs, sous-directeurs, secrétaires, etc., de voter des mille et des cents, de griffonner un nombre incalculable de rames de papier, en voilà pour quelques années. Lyonnais, dormez, on vous éveillera quand le temps sera venu.

S. M. Fatouma, reine de Mohely, que M. de Metz a eu l'honneur d'accompagner dans et hors de nos murs, vient, paraît-il, nous prier de vouloir bien l'aider à replacer sur son trône son infortuné et royal époux que quelques sujets récalcitrants retiennent à l'ombre.

L'expédition mexicaine porte ses fruits et nous avons la gloire de voir venir à nous les petits souverains en quête d'appui.

Pourvu, mon Dieu ! que cette reine ne soit pas apocryphe comme le frère du Taïcoun qui n'était qu'un simple marmiton japonais. Si c'était simplement une blanchisseuse des îles Comores ? Diable, nous en serions pour nos frais d'honneurs et de salamalecs.

On nous communique un remède souverain contre la rage. Nous nous empressons d'en faire part à tous nos amis.

Ce remède consiste tout uniment à faire abattre tous les chiens qui aboient sur la surface du globe et à les manger.

Ce qui aurait encore l'avantage de faire diminuer la viande de boucherie.

JACQUES DANIEL

Réveries d'un canut sans ouvrage.

On appelle fruits secs dans les écoles ceux qui sont rejetés ; dans les ménages, au contraire, on désigne sous ce nom ceux que l'on conserve.

La Reine Fatouma a chaussé des bottes pour venir en France ;

sans doute elle a craint de se présenter comme une va-nu-pieds dans un pays aussi riche.

Quand une rencontre a lieu entre deux simples mortels, c'est sur le terrain de l'honneur ; entre deux souverains, c'est sur le terrain de la politique, ce qui est bien différent.

A propos du journal fondé par M. Glais-Bizoin, un de mes amis me disait : ce diable d'homme ne peut se résoudre à quitter *la Tribune* ; quand il n'y grimpe pas à la Chambre, il en monte une chez lui.

Ce que je vois de plus clair dans l'expédition d'Abyssinie, c'est que vainqueur et vaincus ont pairie, la reine d'Angleterre venant de nommer le général Napier Pair du Royaume.

M. Pouyer-Quertier voit filer un peu l'étoile de son éloquence ; mais la grande affaire pour lui c'est de voir filer de ses magasins les toiles de coton.

Les Gendarmes ont cela de commun avec les voleurs, qu'eux aussi mettent dedans leurs concitoyens.

Jérôme Aceoca.

THÉÂTRES

Célestins. — Si je ne me trompe, *Geneviève de Brabant* avait déjà fait (ce fut un four à cette époque), une courte apparition sur la scène, il y a quelques années et la pièce, paroles et musique, a été complètement remaniée, revue, corrigée et augmentée par ses auteurs pour la présenter au théâtre des Menus-Plaisirs, dont elle a tenu l'affiche pendant assez longtemps et même jusqu'à la dispersion de la troupe qui la colporte en ce moment en province. Le succès de l'ouvrage était dû surtout à quelques-uns de ses interprètes, parmi lesquels étaient Mlle Zulma Bouffar dans le rôle de page *Drogan* et les deux hommes d'armes, MM. Ginot et Gabel. Ainsi, de ses créateurs primitifs, nous ne connaissons actuellement que ces deux derniers sur les six artistes des Menus-Plaisirs qui jouent aux Célestins *Geneviève de Brabant*.

On comprendra aisément que je n'ai nulle envie d'analyser et de raconter le sujet de cet opéra-bouffe dans lequel la légende de la pauvre princesse a subi de rudes transformations, afin de la mettre à la portée de M. Offenbach et de sa musique. Si les personnages primitifs de la douloureuse histoire de *Geneviève*, de ses cheveux et de sa biche ont conservé leurs noms, on a défigurés leurs types et leurs caractères.

Comme dans la plupart des œuvres de cet acabit, la morale n'a rien à voir et fait bien de rester chez elle si elle craint les accrocs à sa tunique. Mais bah ! nous avons été habitués à voir de si drôles de choses sur la scène depuis *la Belle-Hélène* et *la Grande-Duchesse* qu'insensiblement ou même sensiblement il y a déjà pas mal longtemps que nous avons jeté nos bonnets par-dessus les moulins de la folie, de la cascade. Nous écoutons sans frémir le moins du monde les dialogues les plus épicés, les mots les moins couverts ; nos yeux n'en sont plus à mesurer la hauteur des jambes qui se trémoussent dans les cancanes les plus effrénés.

Au moins, l'esprit y foisonne-t-il de façon à faire supporter l'insanité de l'intrigue, a-t-on semé dans ces neuf tableaux un peu de sel, les situations, les scènes sont-elles amusantes ? Point : le dialogue est banal, les calembours ressassés et cette bouffonnerie ressemble à tout ce qu'on a produit de plus mauvais dans ce genre. Cependant je crois qu'elle est destinée à quelques fructueuses recettes pour la direction, pour plusieurs raisons :

d'abord, les réclames habilement maniées par M. D'Houblay attireront infailliblement un certain nombre d'amateurs ; puis la mise en scène qui est très soignée, les costumes frais, les décors nouveaux, et enfin tout le monde voudra voir les deux fameux hommes d'armes, *Grabou* et *Pitou*, MM. Ginot et Gabel, vraiment fort amusants dans leurs rôles et qui se sont fait une juste réputation par la manière désopilante dont ils jouent. M. Gabel surtout a créé un véritable type ; il serait impossible de mieux représenter le personnage, avec tout autre artiste il perdrait à moitié de sa valeur ; c'est une véritable trouvaille. Avec deux ou trois succès pareils, M. Gabel passera d'emblée pour un des meilleurs comiques des théâtres de genre parisiens.

Du reste, l'interprétation générale laisse peu à désirer, l'ensemble est bon. M. Leriche est très satisfaisant dans le bourgmestre *Vanderpront* ; le rôle de page *Drogan* est rempli par une actrice, Mlle Marcus, très avenante à voir et à entendre malgré une voix un peu faible ; Mlle Brigny-Varnay a beaucoup d'entrain, de verve et joue crânement la suivante *Brigitte*, elle est en outre servie par un organe agréable, assez étendu et chanté avec beaucoup de goût et de méthode. Quand à Mme Estagel — *Geneviève* — on eût pu sans inconvénient la laisser en route, et je conçois sans peine que son mari *Siffroy* l'ait abandonnée pour courir le guilledou. Pas n'était besoin de la déranger et de l'arracher au théâtre des Menus-Plaisirs, si elle en fait partie.

Les sujets ordinaires des Célestins ont, pour la plupart, fait de leur mieux. M. Belliard (*Siffroy*), atteint malheureusement d'un enrouement désagréable, est néanmoins amusant, ainsi que M. Luco (*Golo*) et M. Seiglet (*Charles Martel*). Le nez de M. Benoit (*Narcisse*) est du plus bel effet, mais qu'il modère cependant ses effets comiques — pas le nez, le propriétaire dudit.

Mesdames Jeanne, Clarisse et Maurel sont convenables, et Mlle Meyer n'a eu garde de se décoller le plus possible.

La tyrolienne du 7^e tableau et l'espèce de ballet qui l'accompagne sont assez médiocres, malgré le concours d'une Mme *Battaglini*, intitulée *première danseuse des Menus-Plaisirs*. Première danseuse des Menus-Plaisirs doit être l'équivalent de quarante-troisième danseuse de l'Académie de musique, je suppose, à en juger par ce qu'il nous a été donné de voir.

Je passe à dessein sous silence la musique du maestro Offenbach ; sauf deux ou trois petits airs presque neufs et presque originaux, comme les couplets des hommes d'armes, nous avons entendu cent fois tout le reste dans toutes les productions de ce compositeur. Ce sont plus que des réminiscences, c'est de la copie textuelle en certains passages. L'heureux auteur des *Deux Aveugles* et d'*Orphée* est singulièrement vidé à cette heure, son étoile a bien pâli ; il ne lui reste plus qu'à s'ensevelir dans sa gloire passée et à se reposer de ses nombreux et fructueux travaux.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Ch. de Courtevue. — Des gens qui ne croient pas plus aux vrais principes de raisonnement qu'à ceux de la morale ne méritent pas qu'on les discute.

Casuistes et avocats, ils plaident sans s'inquiéter si leur logique du jour ne détruit pas celle de la veille.

Robin-Poussepain. — Tes strophes, cher ami, ne valent rien.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME. c. Lafayette, 5.